

Travailler autrement : se dégager d'une norme

Travailler v.est issu (1080) d'un latin populaire tripaliare, littéralement « tourmenter, torturer avec le trepalium », nom d'un instrument de torture. En ancien français, travailler signifie « faire souffrir » physiquement ou moralement. Cependant, dès l'ancien français, plusieurs emplois impliquent l'idée de transformation acquise par l'effort (v.1155). En moyen français, l'idée de transformation efficace l'emporte sur celle de fatigue ou de peine. Le verbe se répand aux sens de « exercer une activité régulière pour assurer sa subsistance » (1534).

Moment étrange : dans les embouteillages un matin, en direction d'Ambérieu, un peu agacée, je ressens aussi une satisfaction : j'ai soudain l'impression d'appartenir, de faire partie de quelque chose de plus grand, de la routine laborieuse des autres conducteurs frustrés qui vont travailler et d'en ressentir une légitimité.

Je me rends compte à quel point j'ai incorporé une norme selon laquelle le travail est une activité obligatoire et à vocation universelle, à mener hors de chez soi, pendant un temps défini, probablement de lundi à vendredi entre 9h et 18h, à tenir quoiqu'il arrive, même si c'est pour finir sur Facebook, au service des ambitions d'autres personnes à ne pas questionner.

Je me rappelle à quel point quitter mon travail en CDI était important pour moi. Parce que c'était choisir : choisir le lieu où je veux vivre hors des bassins d'emploi et des villes dortoirs, choisir ce que je veux faire de mon temps et reconnecter travail et vie, choisir quel temps je veux y consacrer...

Beaucoup de choix. Donc des incertitudes. Je retrouve dans mes notes cet extrait : « *Il y a des doutes. Des moments où on voudrait que tout soit imposé. On voudrait ne pas avoir à prendre tant de décisions. Où on aimerait seulement pouvoir dire : je suis salariée là mais j'aimerais tant monter mon propre projet. Mais je n'ai pas le temps d'y penser avec tout mon travail. Je travaillerai 3h30 le matin et 3h30 l'après midi, cinq jours par semaine et basta* ».

J'ai décidé de créer mon travail. Heureusement, dès le départ, on était deux. C'était mieux pour prendre du recul sur nos propres doutes et sur les remarques parfois maladroites de proches qui s'inquiètent.

Créer entre-autres a été un désapprentissage et une création. C'était repenser :

- l'engagement : j'avais l'habitude de contrats courts (CDD de 2 ans) ou de contrats longs (CDI) que je ne me voyais pas tenir plus de trois ans, l'idée étant ensuite, grâce à l'expérience, chercher un poste plus intéressant, avec l'attrait de la nouveauté, avec plus de responsabilités, mieux payé peut être, dans une autre organisation...sans regret pour l'organisation quittée, comme si je n'en avais pas vraiment fait partie, comme si j'y avais été invitée... Au moment de la création d'entre-autres, nous avons décidé que l'association existerait au moins cinq ans. Et après on verra. Mais cinq ans !
- le temps de travail : plutôt que de penser en termes de présence, adapter le temps de travail à son énergie, à ses besoins ; je me rappelle qu'une fois, dans les débuts d'entre-autres, les idées pas claires, j'avais décidé d'aller courir le matin plutôt que le soir et que j'en avais ressenti une grande culpabilité. J'avais aussi remarqué, et je me souviens de ma surprise, qu'il y a des personnes dans la rue la journée, que tout le monde ne travaille pas. Et statistiquement j'apprendrai ensuite qu'une minorité travaille alors que c'est si présent. Sur 66 millions d'habitants, 40 millions sont dits « en âge de travailler », c'est à dire qu'ils ont entre 15 (?) et 64 ans et 27 millions travaillent (travail déclaré et reconnu) soit 41% des Français.
- le salaire : j'ai travaillé pour entre-autres pendant deux ans sans salaire, parce que je touchais des

indemnités de chômage puis un salaire équivalent au tiers de mon premier salaire dans ma vie professionnelle. Pour une activité qui, il me semble, est plus « positive » pour la société. Ça m'embêtait au départ. Comme si ma valeur avait été divisée à trois. Claire m'a rappelé que ce n'était pas ça. Elle me rappelle qu'un salaire ce n'est pas la valeur d'un travail ni la valeur d'une personne dans la société. Et ça me fait du bien de l'entendre.

- L'activité : je demandais à une personne pourquoi elle avait décidé de mettre en parenthèse son travail. Elle m'a répondu : passer son temps à remplir des demandes de subventions (ou des rapports administratifs) sans avoir le temps de mener les projets ensuite comme on le voudrait, être bloquée à cause de tensions nées de relations interpersonnelles, voir le travail morcelé jusqu'à en oublier la finalité et ne plus être sur le terrain à cause de responsabilités. Avec entre-autres, on veut faire l'inverse ! Mener un projet du début à la fin, avec le temps qu'on estime nécessaire, parce que ce projet a du sens pour nous et qu'on espère qu'il apportera quelque chose à nous et à d'autres.

Nouveau moment dans les embouteillages, à l'entrée de Lyon cette fois-ci. Je me demande si l'apport de toutes ces personnes qui vont travailler, dont moi, est supérieur à la pollution créée par leur déplacement.

Petits extraits sur le travail

David Graber : *“The answer clearly isn’t economic: it’s moral and political. The ruling class has figured out that a happy and productive population with free time on their hands is a mortal danger (think of what started to happen when this even began to be approximated in the ‘60s). And, on the other hand, the feeling that work is a moral value in itself, and that anyone not willing to submit themselves to some kind of intense work discipline for most of their waking hours deserves nothing, is extraordinarily convenient for them”.*

J. M. Keynes, Perspectives économiques pour nos petits-enfants (1930) : *« Pendant longtemps encore, le vieil Adam sera toujours si fort en nous que chaque personne aura besoin d'effectuer un certain travail afin de lui donner satisfaction. Trop heureux d'avoir encore de petites tâches, obligations et routines, nous ferons par nous-mêmes beaucoup plus de choses que ce n'est généralement le cas aujourd'hui chez les riches. Mais, au-delà, nous nous efforcerons de faire des tartines de beurre en faisant des tranches de pain aussi fines que possible, et la quantité de travail qu'il sera encore nécessaire de faire, nous nous arrangerons pour que le plus grand nombre d'entre nous en ait sa part. Trois heures de travail chaque jour par roulement ou une semaine de quinze heures peuvent ajourner le problème pour un bon moment. En effet, trois heures par jour font une ration suffisante pour assouvir le vieil Adam chez la plupart d'entre nous! »*